

Introduction

Aujourd'hui, en ce premier quart du XXI^e siècle, nous sommes confrontés à un ensemble impressionnant d'études qui, s'accumulant depuis presque cinquante ans, mettent en relief les aptitudes tout à fait étonnantes de la conscience humaine, à tel point qu'on finit par se demander si le psychiatre suisse Carl Gustav Jung n'avait pas raison de supposer que la question centrale concernant la conscience humaine ne pouvait être que celle-ci : « L'homme est-il relié à quelque chose d'infini ou pas ? » Des phénomènes largement étudiés, comme la célèbre NDE (*near death experience*, traduite par « expérience de mort imminente », abrégée EMI, en France dans les années 1980), la télépathie (dont l'existence est attestée par quantité d'études variées, impliquant même parfois des animaux), la précognition (savoir ce qui va se passer avant que cela n'ait lieu) ou encore les sorties hors du corps, voire la médiumnité, font l'objet de travaux menés à l'heure actuelle tambour battant aux États-Unis et de manière embryonnaire en Europe, par des chercheurs ne craignant plus d'affronter publiquement leurs collègues adeptes de la doctrine matérialiste,

doctrine qui passe pour la seule ayant valeur de vérité. En fait, le débat fait rage depuis des décennies, ce qu'ignore souvent le grand public, bien que les études iconoclastes sur la conscience jouissent d'une certaine popularité. Certains médecins, psychiatres et psychologues proclament aujourd'hui ouvertement leur adhésion à une vision transcendante de la conscience qui hérissé les scientifiques matérialistes, du fait qu'ils considèrent la conscience humaine comme un pur produit du cerveau. Il est vrai que le rapport entre le cerveau et la conscience semble un fait si bien établi qu'il tient de l'évidence. Ils ont beau jeu de souligner que tous les phénomènes étudiés par les neurosciences sont réductibles au cerveau. Si vous ingérez un psychotrope (substance qui altère la chimie cérébrale, comme le cannabis ou l'alcool), vous altérez l'état du cerveau, qui ne manquera pas de se manifester sous la forme d'un état de conscience distinct et perceptible, de l'ivresse. De même, un coup ou une maladie peuvent à leur tour influencer sur le cerveau et altérer l'état de la conscience. Ainsi, il semble à première vue évident que le cerveau et la conscience sont intimement liés. Pour les matérialistes, tout ce qui suggère une dissociation corps-esprit, par exemple une expérience mystique, comme la célèbre conversion de saint Paul, est considéré comme une « anomalie » due, en dernière instance, à l'état du cerveau qui produit la conscience. Dans cette perspective, la conscience de soi est une pure illusion, tout comme l'impression d'avoir un libre arbitre. Pourtant, d'autres chercheurs soulignent que cette vision est en plein divorce avec la vie réelle dans laquelle les hommes sont tenus pour responsables de leurs actes ! Plus grave encore, les scientifiques qui adhèrent à cette vision purement matérialiste sous-estiment l'étrangeté radicale de certains états

de conscience. Ils sont cependant confrontés à des phénomènes qui mettent à mal leur théorie. Par exemple, le cas très étrange des hydrocéphales (terme qui signifie littéralement que la boîte crânienne est occupée par du liquide cérébrospinal au lieu d'envelopper un cerveau normal constitué de neurones). Ceci peut aller loin et créer un certain malaise, tant nous acceptons sans discuter l'idée que la conscience est un produit du cerveau sain. Que dire alors du cas de ce Français au comportement tout à fait normal décrit par la prestigieuse revue scientifique *The Lancet* (2007) à qui il manquait 90 % du cerveau ? Ou de cet Américain vivant en Californie qui enseigne les mathématiques et dont il manque une partie presque aussi importante de matière cérébrale ? Ou encore ce petit garçon né en 2013 en Angleterre avec à peine 20 % de matière cérébrale normale et qui, ayant survécu à son hydrocéphalie, a vu son cerveau repousser ? Plus de deux cents cas ont été recensés à ce jour, des cas extrêmes, certes, mais qui suggèrent que le rapport cerveau-conscience n'est pas si évident que cela. Il y a aussi bien d'autres phénomènes qui fragilisent la doctrine matérialiste pourtant largement acceptée, des phénomènes qui invitent à regarder de plus près la validité de la conception dominante. Prenons le cas de la maladie d'Alzheimer. Si la conscience est tout entière en état de dépendance par rapport au cerveau, alors comment expliquer ce que l'on a baptisé à juste raison la « lucidité terminale » ? Cette expression désigne des cas (rares, certes, mais bien connus des chercheurs et maintes fois attestés) où se manifeste un retour spectaculaire à la clarté mentale de patients souffrant de désordres psychiatriques sévères comme la maladie d'Alzheimer. Des patients qui ne reconnaissaient ni leurs enfants ni leur conjoint depuis des années retrouvent

soudain, et peu de temps avant de mourir, une lucidité tout à fait normale, alors que c'est théoriquement improbable, voire impossible ! Comment expliquer qu'un cerveau ravagé puisse spontanément se régénérer pour quelques heures, et ce juste avant la mort, en général, comme pour donner aux malades l'occasion de dire adieu à leurs proches ? En fait, il existe quantité de phénomènes psychiques énigmatiques classés un peu vite dans la catégorie des « anomalies » qui remettent en question la doctrine matérialiste, et ce, de façon parfois radicale. Ces phénomènes et les débats qu'ils suscitent quant à la nature de la conscience humaine sont l'objet de ce livre.

Le délicat problème de la conscience

Ce n'est pas excessif de dire que la conscience humaine pose un problème tout à fait original à la science, au point que le philosophe David Chalmers, sans doute un des plus érudits sur la question, a pu prétendre qu'il s'agissait là du *hard problem* de la science, c'est-à-dire le problème ardu par excellence. Pourtant, la neurologie a jusqu'à maintenant eu tendance à proclamer haut et fort qu'étudier la conscience, c'est nécessairement étudier le cerveau. Pourquoi cela ? Parce que la conscience est « ce que fait le cerveau », de sorte qu'étudier le cerveau équivaut à étudier la conscience. Néanmoins, il est difficile, à partir de notre expérience consciente, d'adhérer à cette parfaite équivalence entre conscience et cerveau du fait même de notre dimension intérieure. À la limite, on ne peut qu'être d'accord avec la philosophie idéaliste d'autrefois, qui partait du principe que

la conscience est la seule réalité que nous connaissons à coup sûr (le fameux *cogito ergo sum* de René Descartes, qui réalise après mure réflexion que le fait même de douter de tout nous conduit fatalement à reconnaître que notre conscience est la seule réalité dont nous soyons absolument sûrs, puisque c'est la conscience qui doute !). Tout pour nous est conscience, même la science ! En outre, certains états de la psyché humaine posent aujourd'hui, à la vision dite « scientifique » du monde, des questions redoutables quant à la nature de son rapport au cerveau. La conscience ne jouirait-elle pas d'une relative indépendance par rapport au cerveau ? C'est ce que suggèrent bien des travaux portant sur les états de conscience limites, qui sont difficiles à admettre dans le cadre de la vision matérialiste. Est-ce bien sûr que tout soit explicable à partir de la chimie cérébrale sous-jacente, comme le prétendent les sciences neurologiques ? Certains scientifiques (neurologues, psychologues, biochimistes, médecins...), et pas des moindres, semblent penser que non. La guerre des nerfs fait donc rage ! Il y a là un objectif crucial pour la science matérialiste : faire entrer coûte que coûte la psyché humaine dans le rang des objets observables et quantifiables. C'est un des objectifs des neurosciences. Mais il faut tenter de prendre du recul et revenir sur les derniers siècles de notre histoire, une histoire largement influencée par le développement de la vision scientifique de la réalité, afin de comprendre pourquoi la conscience est devenue un enjeu central de la science contemporaine, et pourquoi la science matérialiste éprouve des difficultés à penser la conscience, et ce à un point tel qu'elle finira par nier son existence, la considérant comme une pure illusion.

Un slogan qui fit mouche

À l'aube du XVII^e siècle, un philosophe anglais perspicace, Francis Bacon, eut l'intuition qu'une formule concise, presque brutale, était préférable à de longues explications afin de faire miroiter aux puissants de son temps l'intérêt qu'ils avaient à soutenir généreusement les efforts de la science naissante. Il inventa une formule simple qui fit mouche dans les esprits de son temps, et même bien au-delà : « Savoir, c'est pouvoir ». Ce slogan quasi publicitaire a porté ses fruits au-delà de toute espérance, transformant l'esprit de l'homme en lui conférant le pouvoir de maîtriser le monde, une révolution si radicale que pour la première fois dans son histoire, le genre humain pouvait se féliciter d'avoir enfin réalisé l'injonction divine de prendre possession du monde et de le soumettre. De cet effort concerté et réfléchi de savoir afin de pouvoir est née la civilisation scientifique qui domine aujourd'hui la planète. Assurément, cet Anglais avait le sens de la formule.

La science lui a ainsi donné raison au centuple en transformant le monde à un rythme hallucinant : quelques siècles lui ont suffi pour changer la vie des hommes. Triomphant de tous les obstacles, la révolution scientifique a convaincu toute l'espèce que le progrès perpétuel était « le propre de l'homme », ce qui le distingue des animaux. On a même fini par confier à la science la place dévolue autrefois à la religion en bâtissant une vision globale de la réalité à partir des grandes découvertes scientifiques, en particulier aux XIX^e et XX^e siècles, satisfaisant ainsi l'aspiration, commune à tous les hommes, à comprendre. Les sciences, en se développant sans cesse depuis des siècles, ont fini par forger une vision globale de la réalité qui a détruit les savoirs ancestraux en

les discréditant. Elle a simultanément accru de façon vertigineuse le pouvoir des hommes sur le monde au point qu'on en arrive, en ce début du XXI^e siècle, à exprimer des ambitions qui auraient paru de la pure démente à nos arrière-grands-parents.

Ainsi, Marvin Minsky, grand « pape » de l'intelligence artificielle, et d'autres comme lui, rêve d'injecter la conscience humaine d'un mourant dans un ordinateur afin d'assurer l'immortalité à l'espèce. Ken Hayworth, un neurobiologiste américain de renom, a récemment renchéri en déclarant vouloir se suicider afin de télécharger son esprit dans une intelligence artificielle et intégrer cette « IA » dans un robot afin d'être le premier à gagner l'immortalité. Une telle confiance dans les pouvoirs de la science n'est certes pas banale, mais illustre bien l'incroyable révolution mentale qui s'est opérée dans la culture contemporaine. Comparons avec le sort réservé au pauvre philosophe italien du XVI^e siècle, Giordano Bruno, pour avoir professé publiquement quelques siècles plus tôt sa théorie dite de la « pluralité des mondes ». Idée somme toute bien innocente, car cette théorie se contente d'affirmer qu'il y a non pas une seule terre habitée, mais une multitude de mondes où la vie prolifère. Cette affirmation aujourd'hui bien banale lui a valu la mort sur le bûcher. De nos jours, le projet de se faire injecter dans une intelligence artificielle ne vaudra à leurs auteurs qu'un sourire intéressé (après tout, s'ils y parviennent...). La confiance en la science est en partie la conséquence d'une connaissance désormais prodigieuse de la réalité, accessible de nos jours au plus grand nombre dans ses grandes lignes.

Prestige et vertiges de la science

Songez par exemple à l'univers décrit par la cosmologie scientifique actuelle, largement dominée par la théorie du Big Bang : il dépasse en grandeur et en complexité tout ce que les hommes avaient pu concevoir jusqu'alors. Les plus puissants télescopes jamais bâtis révèlent des murs de galaxies qui sont comme l'étoffe du cosmos, véritables fleuves de lumière qui s'étirent sur des dizaines, voire des centaines, de millions d'années-lumière. Nous vient alors en mémoire la célèbre phrase de Blaise Pascal, un des hommes les plus conscients de son temps quant aux dimensions plausibles du cosmos : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ! » s'exclame-t-il. Dire que certains théoriciens parlent aujourd'hui de multivers, c'est-à-dire de milliards d'univers infinis. Il y a de quoi s'effrayer face à une telle démesure ! La science tire son prestige de l'observation d'une réalité prodigieuse. L'alliance du savoir et du pouvoir a conféré à la science un prestige inégalé dans la civilisation contemporaine. Bien sûr, on écoute encore les grands *leaders* spirituels de l'humanité, mais c'est spontanément vers le savant que l'on se tourne pour savoir ce qui est vrai et réel.

Aussi, la plupart de nos contemporains pensent que la science repose sur des acquis définitifs et que l'essentiel de ce qui constitue le réel est aujourd'hui connu. Aucune révolution de l'homme n'a été comparable. Installé au sommet de la hiérarchie des êtres, l'homme scientifique contemple le monde, comme le faisait Prométhée qui, ayant volé aux dieux le feu sacré, est devenu leur égal. Pour l'homme moderne, la science est ce feu prométhéen, le fruit le plus magnifique jamais enfanté par la raison humaine et qui a fait de l'homme contemporain une sorte de dieu. Elon Musk,

célèbre chef d'entreprise et inventeur, projette de débiter la colonisation de Mars dans la décennie à venir et envisage même de « terraformer » la planète tout entière, la rendant habitable pour l'homme. Ce projet passe aujourd'hui pour ambitieux, mais personne ne pense à le trouver délirant, et tout cela à partir de capitaux privés ! Le projet est d'ailleurs en cours de préparation. C'est dire si les « choses » vont vite et ont bien changé : songez qu'au début du siècle précédent, on en était encore à maudire le chemin de fer, jugé contre nature ! À n'en pas douter, le capital sympathie dont jouit la science est immense, et l'on pourrait envisager le présent et l'avenir sous un jour optimiste, voire joyeux ! Pourtant, il n'en est rien.

Les trois claques de la modernité

Certes, les enjeux de la science sont essentiels du fait qu'elle est le levier principal de notre humanité en devenir. Il y a là de quoi nourrir un solide optimisme pour toute une civilisation. Toutefois, il y a une ombre au tableau. Sans doute parce qu'on n'a jamais rien sans rien – il est bien connu que tout a un coût –, quel a donc été le prix à payer pour cette stupéfiante révolution scientifique qui a fait reculer l'ignorance de l'homme en décuplant sa puissance, et ce en quelques centaines d'années à peine, alors qu'il avait mis des dizaines, voire des centaines, de millénaires à sortir de la nature pour fonder les premières civilisations ? L'humanité a bel et bien encaissé coup sur coup trois claques magistrales qui ont passablement refroidi l'enthousiasme des débuts, sans entamer cependant sa volonté d'aller de l'avant ! Ce prix à payer par le genre humain, nous le connaissons

tous aujourd'hui, même si le plus grand nombre n'en a pas clairement conscience ! Freud le baptisa « la triple humiliation ». Ce grand psychiatre fut d'ailleurs celui qui donna aux hommes une des gifles les plus phénoménales ! L'affaire commence en fait vers la fin de la Renaissance.

La gifle cosmique

Aux alentours des XVI^e et XVII^e siècles, une découverte va faire exploser les cadres mentaux de la civilisation européenne. Ce sera l'œuvre de gens comme Galilée, Copernic ou le danois Tycho Brahe. Cette découverte sera d'abord déduite des observations à l'œil nu du ciel nocturne (Copernic) et ensuite confirmée par observation au télescope (Galilée). C'est là que la première claque fut administrée ! Copernic et Galilée sont les premiers hommes à avoir regardé très loin, bien au-delà des limites d'une Terre que l'on considérait encore comme le centre du cosmos, le cœur de la Création. Abordant la réalité avec une logique religieuse, les hommes d'alors se disaient que Dieu avait accordé aux hommes, les objets de toute sa sollicitude, une place centrale dans sa Création et les y avait même installés en son cœur. En désignant le Soleil comme nouveau centre du cosmos, Copernic et Galilée, sans vraiment le vouloir, firent donc bien plus que déplacer un astre vers la périphérie : ils privèrent l'homme d'une position centrale dans le cosmos, ce qui semblait confirmer par contagion la théorie dite « de la pluralité des mondes » professée par Giordano Bruno, théorie qu'on jugea subversive et pour laquelle (entre autres motifs) il fut brûlé en place publique pour hérésie en 1600. L'idée que la Terre n'était pas le centre du monde et qu'elle n'était même qu'un grain

insignifiant de poussière dans un cosmos sans fin mit du temps à faire son chemin dans les esprits, mais elle était potentiellement dangereuse. L'histoire de l'astronomie moderne se confond avec ce cheminement vers la vision actuelle du cosmos. À mesure qu'optique et observation progressaient, on découvrit que la Terre n'était qu'une des planètes du système solaire, puis que le soleil lui-même n'était qu'une étoile parmi des millions, voire des milliards, d'autres étoiles... et ce peut-être sans fin dans toutes les directions ! Voilà de quoi rapetisser l'homme jusqu'à l'insignifiance et diminuer son orgueil. Les hommes ont dû être saisis d'angoisse face à ce qui semblait alors une disproportion monstrueuse, comme en témoigne, au XVII^e siècle, Blaise Pascal, selon qui cette insignifiance participe à la « misère de l'homme sans Dieu », perdu dans des espaces effrayants et englouti dans une durée éternelle.

La raison chavire face à tant de grandeur. Sans conteste, l'homme, dans un cosmos si vaste, « est un néant à l'égard du Tout » (Pascal, *Les Pensées*). Giordano Bruno et d'autres penseurs comme lui n'ont pas manqué de tirer toutes les implications de cette excentration de la Terre, de cette insignifiance « géographique » de l'homme. Bruno ira même jusqu'à remodeler la doctrine du salut professée par l'Église, et ce au nom de cette « pluralité des mondes ». La réalité était donc incroyablement vaste et l'homme incroyablement petit. Aujourd'hui, les télescopes et satellites nous révèlent un cosmos infiniment plus grand encore que celui que croyaient contempler les contemporains de Pascal, et une étude assez récente tente de se faire une idée plus juste de la grandeur du cosmos réel, et pas juste de celui perçu par nos instruments. On a calculé la taille probable du cosmos réel en s'appuyant sur les paramètres découverts par la

physique ces derniers siècles. Le résultat de ces cogitations est stupéfiant ! Si l'univers dans sa totalité avait la taille de la Terre, l'univers perçu par l'homme aurait un deux cent millionième de la taille d'un proton ! Le vertige ne peut que nous gagner, et d'autres révélations viendront sans doute confirmer l'apparente insignifiance des hommes. À coup sûr, la première humiliation fut spectaculaire et continue d'exiger de nous un réel effort pour l'appréhender et l'accepter. L'infinité de l'espace qui nous entoure est difficilement appréhendable par notre entendement limité, même avec l'aide de nos instruments de mesure toujours plus performants.

La gifle des origines biologiques

Moins spectaculaire, mais plus profonde (tout en confirmant la première grande claque cosmique) fut la seconde humiliation infligée aux hommes du XIX^e siècle, par Charles Darwin cette fois. En publiant *De l'origine des espèces* en 1859, Darwin ne se doutait pas du tollé qui allait suivre une des plus grandes controverses scientifico-religieuses de tous les temps, qui se poursuit aujourd'hui et avec la même véhémence, opposant le parti scientifique aux croyants qui adhèrent au récit de la Création dans la Bible. La nouvelle théorie, baptisée évolution et niant toute intervention surnaturelle, impliquait que l'homme, loin d'avoir bénéficié d'un statut particulier, n'était en fait qu'un animal parmi d'autres dont le développement cérébral hypertrophié avait été le principal moyen trouvé par l'espèce pour survivre (de même que le faucon avait développé des ailes propices au vol en piqué qui garantissaient sa survie, ou l'éléphant qui avait trouvé son salut dans une hypertrophie de sa masse

le mettant à l'abri de presque tous les prédateurs). Ainsi, la lutte pour la survie, conditionnée par des changements dans l'environnement extérieur, suffisait à expliquer l'évolution de la multitude extravagante de créatures vivantes qui peuplent la planète. Loin de jouir des faveurs d'un Créateur, l'homme était rentré dans le rang formé par les armées de créatures, qui avaient toutes une histoire commune faite de mutations génétiques fortuites et de luttes incessantes pour survivre. L'homme n'est donc qu'un animal parmi d'autres, à l'organe cérébral hypertrophié, rien de plus !

La gifle psychique

Vient enfin la troisième humiliation assenée par Freud lui-même, la « découverte » de l'inconscient dominé par les pulsions animales, le fond de notre être, donc. Rien ici qui vient grandir l'homme au seuil de la modernité ! Il doit maintenant reconnaître que sa psyché n'est pas dominée par une conscience d'origine surnaturelle et encore moins de nature divine, mais un appareil psychique complexe, conditionné par des pulsions étroitement imbriquées dans sa nature biologique, pulsions apparues au cours de la longue évolution des hominidés et permettant à l'humanité naissante de se doter d'armes favorisant sa survie. Loin d'être le maître de lui-même, l'homme est dominé par des forces psychiques animales, les désirs et les pulsions, les mécanismes de refoulement et de sublimation, ou encore par la libido (« désir » en latin), sorte d'énergie psychique primordiale qui dicte sa conduite à l'individu. Tout dans l'esprit devient explicable en matière de forces, d'instincts, de pulsions animales et biologiques, principalement sexuelles, de mécanismes psychiques dominés par un inconscient